



Portraits

Ces agriculteurs sportifs qui visent le haut du podium

ULTRA-TRAIL / Joël Limouzin, éleveur en Vendée et ancien vice-président de la FNSEA, est un ultra-trailer. Il vient de prendre sa retraite pour se consacrer pleinement à sa seconde passion : le sport.

Joël Limouzin : “Le sport a été une réelle thérapie”

« Je me suis installé très jeune, à 21 ans, sur l'exploitation familiale avec mon frère et mes parents », raconte Joël Limouzin. Très vite, ses engagements professionnels se multiplient. Président de la FDSEA de Vendée pendant dix-sept ans, de la FRSEA des Pays de la Loire pendant douze ans, il occupe parallèlement des responsabilités à la chambre d'agriculture de son département, pendant plus de huit ans. En 2011, il est élu vice-président de la FNSEA où il siègera pour plusieurs mandats. Aujourd'hui, Joël Limouzin met un terme à une carrière professionnelle pour le moins chargée. Avec le recul, il attribue le mérite de ces années de labeur à sa passion pour le sport.

“Arrivé à 45 ans, le sport me manquait”

Footballeur, de ses 6 ans à ses 25 ans, Joël a mis un frein à sa carrière sportive pour se consacrer à son exploitation et à sa famille. « Le temps me manquait, j'ai arrêté le foot. Mais arrivé à 45 ans, je me sentais vieillir, perdre en forme et en souplesse. Il fallait que je me remette au sport », confie-t-il. L'ancien sportif se réveille donc avec l'envie de se mettre à la course à pied. « J'adorais les coureurs, je me demandais comment ils parvenaient à parcourir de si longue distance. Finalement, je me suis dit : pourquoi pas moi ? » C'est en commençant par 5, puis



Joël Limouzin au départ de l'Ultra Marin (177 km) à Vannes le samedi 1^{er} juillet 2023.

10 km, qu'il prend goût à la course et finit par ne plus pouvoir s'en passer. Adepte de dénivelés et de beaux paysages, il privilégie les courses nature. Il s'ins-

crit à des compétitions, et augmente d'année en année son niveau. « Mon entourage me mettait en garde concernant ma santé : je leur ai dit que je gérais, de

ne pas s'inquiéter, et j'ai continué sur ma lancée. J'ai fait mon premier marathon à 48 ans, puis un 100 km en Vendée l'année suivante. De plus en plus, je ressentais l'envie de me dépasser, de repousser mes limites », se remémore-t-il. Et cet accomplissement ne se fit pas attendre. Lorsqu'il quitte la FDSEA en 2015, le conseil d'administration lui offre un bon pour participer à la Diagonale des Fous, un ultra-trail à l'île de La Réunion, l'un des plus difficiles au monde. « 360 km, 10 000 m de dénivelé positif, c'était vraiment intense. J'ai découvert la souffrance, j'ai mis 57 heures à terminer, mais je n'ai rien lâché, par fierté et grâce au soutien de mon épouse et de ma famille. C'est le meilleur souvenir de ma vie de sportif », se souvient-il avec émotion. Une épreuve douloureuse mais magique, dont il tire de nombreuses leçons.

“Le sport : c'est une nécessité”

Entre son exploitation, les réunions qui s'enchaînent, les allers-retours à Paris, les courses et les temps en famille le week-end, Joël a mené de front ses engagements personnels et professionnels, malgré le stress et la pression, en accordant une place de choix à sa passion pour le sport. « J'avais une vie trépidante. Ma famille et mes collègues me demandaient tous comment je faisais pour tenir un tel em-

ploi du temps. » À cela, Joël répondait avec assurance que « quand on veut vraiment quelque chose, on trouve le temps de le faire. C'était une nécessité, mon corps en avait besoin. D'ailleurs, si j'ai tenu aussi longtemps dans l'engagement professionnel, c'est grâce au sport ». Une nécessité physique, mais également mentale. « J'ai pris beaucoup de recul sur la vie, sur la souffrance. Courir me permettait de réduire considérablement le stress et m'a rendu service dans de nombreuses situations. Lors de réunions ou de négociations par exemple, je parvenais à rester calme et professionnel. » D'ailleurs, c'est le sourire aux lèvres qu'il retourne quelques années en arrière. « Avant d'aller à la réunion de bureau de la FNSEA, je me levais à 5h30 pour aller monter les marches de Montmartre en courant plusieurs fois. Croyez-moi, quand j'arrivais à la réunion, j'étais en pleine forme ! » Ce sportif de 62 ans aujourd'hui, énergique et loquace, ne perd pas le rythme : il continue de travailler au sein de son exploitation, en ayant choisi la formule d'une retraite progressive, mais trouve désormais le temps pour sa famille et pour le sport. Joël Limouzin vient d'achever le grand raid de l'Ultra Marin, 175 km en 30 heures, et prévoit de repartir à l'aventure en retentant la Diagonale des Fous en 2024. ■

Charlotte Bayot

ATHLÉTISME / Il y a encore peu de temps, Jules Cyrès partageait son quotidien entre les pistes d'athlétisme du monde entier, une perche à la main, et les prairies de l'exploitation familiale à Cercy-la-Tour dans la Nièvre. Rencontre avec un agriculteur chaussé de pointe.

La tête dans les étoiles, les pieds sur terre

Jules Cyrès a grandi dans une ferme. Ses parents sont éleveurs de vaches charolaises et de chevaux de course. Et depuis toujours, il le sait, son avenir se passera dans les champs : il sera agriculteur. « Pour moi c'était une évidence. Je ne m'imaginai pas ailleurs », affirme le jeune homme de bientôt 26 ans. Aujourd'hui, il est en cours d'installation sur l'exploitation familiale après y avoir travaillé comme salarié pendant plusieurs années et si son rêve d'enfant se réalise, Jules en a vécu un autre jusqu'à l'hiver dernier. « J'ai découvert l'athlétisme et le saut à la perche à l'âge de 9-10 ans. J'allais à l'entraînement avant tout pour m'amuser, m'envoyer en l'air et trouver un équilibre. Je ne me prenais pas au sérieux », se souvient-il. Puis en 2017, l'athlétisme de haut niveau lui « tombe dessus », selon ses mots.



Jules Cyrès, 26 ans, est aujourd'hui en cours d'installation sur l'exploitation familiale. Il a concouru sur les pistes d'athlétisme du monde entier tout en travaillant sur la ferme familiale.

puisse réaliser mon rêve », se souvient Jules qui a sauté aux côtés des plus grands et décroché trois titres de champion de France et représenté la France aux championnats de la Méditerranée. Pour autant, s'il côtoie les sommets, Jules ne manque pas de garder la tête froide. « Ma maman me disait toujours, garde la tête dans les étoiles, mais reste

les pieds dans les bottes. » Un conseil qui résonne comme un mantra pour lui. « Pratiquer du sport à haut niveau m'a appris l'humilité. Quand on gagne, on connaît les sponsors, la télé... toutefois, quand on perd, il faut remonter tout seul. Le sport m'a réellement fait grandir », confie-t-il. Sur l'exploitation, la pratique du sport de haut niveau lui

a également beaucoup apporté. « Je comprends mieux nos chevaux qui sont aussi des sportifs de haut niveau, mais qui ne parlent pas. » Alors de ces années passées sur les pistes d'athlétisme, Jules ne regrette rien. « J'ai beaucoup voyagé, découvert de nombreuses coutumes et cultures différentes. C'est une véritable chance. »

Marie-Cécile Seigle-Buyat

COURSE À PIED / Joël Piganiol a participé au trail du Verbier en Suisse, organisé par l'UTMB (l'ultra-trail du Mont-Blanc). Un défi de taille, mais l'agriculteur sportif a l'habitude. Cet éleveur originaire du Cantal, du haut de ses 50 ans, vit au rythme soutenu de deux passions qui demandent du temps, de l'engagement, mais qu'il concilie pour créer son propre équilibre de vie.

Joël Piganiol : “Je quitte les bottes et j'enfile les baskets”

J'étais plus endurant que technique ». Footballeur depuis ses 11 ans, Joël Piganiol signe la fin de sa carrière à 40 ans. Il décide alors de commencer la course en 2010, quand son beau-frère, lui-même ultra-trailer, le sensibilise à la discipline. Trois années plus tard, il rejoint le running club Arpajon à Aurillac, dans le Cantal : un club d'athlétisme qui lui permettra de mettre un pied réel dans le monde de la course. Il réalise son premier ultra-trail (80 km) en 2016 à l'occasion du Grand Raid des Pyrénées. Professionnelle, tout s'accélère, puisqu'il devient secrétaire général de la FDSEA pour deux mandats : une expérience qui le mènera à la présidence de la FDSEA du Cantal en 2013, son poste actuel. Ce père de trois enfants de 17, 19 et 21 ans, humble et dynamique, a également transmis sa passion du sport en devenant entraîneur de football et en encourageant ses enfants à progresser dans cette discipline.

Le soutien familial est nécessaire

À travers le sport, Joël découvre les limites de son corps, de magnifiques paysages, mais ce qu'il chérit par-dessus tout, ce sont les moments en famille : « les soirées à l'arrivée, c'est toujours beaucoup d'émotion », confie-t-il. Il se sou-

vient de l'ultra-trail de la Diagonale des Fous à l'île de la Réunion : « c'était une course mythique. Arriver à Saint-Denis de la Réunion, après une course extrême qui s'est bien passée, et voir ma famille qui m'attendait, c'est aujourd'hui mon plus beau souvenir de course ». Car pour composer avec tous ses engagements, Joël assure que le soutien familial est nécessaire. Cet éleveur a repris l'exploitation familiale, un élevage de 125 vaches limousines, sur 130 hectares, avec son frère, Marc. Ce dernier n'a eu de cesse de l'encourager depuis ses débuts et accepte le temps que Joël dédie à la course. « Avec mon frère, on s'organise bien. On a un vacher de remplacement, qui couvre une partie du temps passé à la FDSEA ou à une course importante. Mais j'ai une organisation stricte, pour ne pas renvoyer mes responsabilités à mon frère ou à ma famille », affirme-t-il.

L'agenda à la main

Joël Piganiol ne se déplace jamais sans son agenda, et il « coche les cases », entre famille, travail, entraînements et courses. D'ailleurs, l'ultra-trailer a multiplié les séances de préparation physique et mentale, qui lui ont permis d'affronter de nombreuses difficultés. « Pour l'appréhension, la gestion du stress, ça m'a rendu service bon nombre de fois. On a travaillé la marche



Joël Piganiol, le 7 juillet, au trail du Verbier Saint-Bernard en Suisse.

afghane, qui consiste à caler sa respiration sur le rythme de la course. Cela permet d'affronter la douleur et de ne pas abandonner », avance-t-il. Une

technique qu'il a adoptée pendant la Diagonale des Fous, qu'il se languissait d'accomplir tout en l'appréhendant. Mais faute de temps, Joël part

Charlotte Bayot

RUGBY / À 28 ans, Jérôme Rey est à la tête d'un troupeau de 97 charolaises et de 87 hectares de céréales et de prairies. Mais ce Savoyard est également rugbyman au Lou Rugby, depuis septembre 2021.

Jérôme Rey : “J'ai la chance de vivre de mes deux passions”

Pour Jérôme Rey, le rugby, c'est d'abord un rêve d'enfant. « J'ai commencé quand j'avais huit ans, je jouais avec des copains. On rêvait d'atteindre un niveau professionnel, et je l'ai fait. Je n'aurais jamais pensé arriver jusque-là. » À tout juste 18 ans, il crée son exploitation. Quelques mois plus tard, il se voit proposer son premier contrat professionnel au Club sportif Bourgoin-Jallieu rugby. L'exploitation étant déjà lancée, il était alors hors de question pour lui de choisir entre ses deux carrières. L'éleveur de bovins mène donc de front ses deux passions, qu'il concilie depuis presque dix ans. Après avoir poussé les portes du FC Grenoble Rugby, il rejoint finalement le Lou Rugby et le top 14. Aujourd'hui, il produit de la viande de bœuf et de veau, qu'il commercialise en vente directe, et continue de vivre à un rythme effréné.

“Les vacances sont compliquées à prendre”

Jérôme Rey le confirme : une exploitation, c'est aussi plein d'imprévus, « le tout, c'est de gérer au maximum pour qu'ils n'arrivent pas lorsque je ne suis



Jérôme Rey lors d'un entraînement.

pas présent sur l'exploitation ». En effet, le rugbyman professionnel est présent au stade cinq jours par semaine, il doit donc passer la main à une personne

de confiance qui veille sur son exploitation lorsque ses obligations sportives l'appellent. Un match par week-end, des entraînements intenses pendant

la semaine, une exploitation et une vie de famille à gérer, ce n'est pas toujours évident. Mais ce sportif de haut niveau, à l'image du sport qu'il pratique, a l'habitude de foncer tête baissée et de ne pas compter sa charge de travail. « Dans ces deux métiers, et surtout dans le métier d'agriculteur, on ne voit jamais l'impossible. Certains week-ends de match, je ne suis pas choisi car je ne suis pas en forme. Pourtant, je ne m'en rends pas compte. Les autres le voient, mais pas moi. » Si Jérôme arrive à tout concilier, c'est aussi grâce au soutien de sa famille. « C'est elle qui me donne la force de réussir et de persévérer. Ce n'est pas tout rose tout le temps. Sur le papier ça paraît tout beau, mais à vivre c'est autre chose », avoue-t-il. Mais Jérôme Rey a désormais trouvé un équilibre, après de nombreuses années au cœur de cette pluriactivité.

“Je suis heureux de me lever le matin”

Pour l'éleveur savoyard, le constat est clair. « Après dix ans, j'ai trouvé un équilibre, mais je sais que je ne ferai pas ça toute ma vie. Ça fonctionne quand on est

jeune, quand on a la santé », dit-il. Ce père de deux enfants de cinq et deux ans s'évertue également à passer un maximum de temps à leurs côtés, et lorsque le temps manque, c'est sur les bancs du stade ou dans le tracteur qu'ils se retrouvent. Une manière pour le rugbyman de partager avec eux ses passions. Le rugby, c'est une question de passion, mais aussi d'ambiance. « Quand on était des gamins, 200 personnes venaient nous voir jouer. Aujourd'hui, c'est 25 000 qui sont au rendez-vous. Dans quelle situation 25 000 personnes vous regardent faire votre métier ? » plaisante-t-il. C'est avec humilité que le sportif témoigne de sa reconnaissance envers ses supporters, qui lui transmettent l'envie continue de se surpasser. Car au-delà de cette vie à 100 à l'heure, c'est aussi la peur de l'échec qui traverse régulièrement son esprit. Ce pilier gauche a touché son rêve du doigt l'année dernière : rejoindre les 42 joueurs du XV de France pour préparer le Tournoi des six nations. Il rêve désormais d'y retourner, afin d'arborer avec fierté le coq de l'équipe de France. ■

Charlotte Bayot